

DIÊN BIÊN PHU : LE SACRIFICE POUR L'HONNEUR

Dernière des grandes batailles livrées par l'armée française, Diên Biên Phu s'inscrit comme un évènement majeur dans l'histoire de la décolonisation et de la guerre froide autant bien sûr que dans l'histoire du Viêtnam. Mais, considérée en elle-même, cette bataille à l'issue malheureuse compte aussi parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice.



Le mythe de Diên Biên Phu qui s'est élaboré peu à peu tient sans doute à cette dualité paradoxale : c'est une bataille perdue, mais l'opprobre de la défaite s'est rapidement estompé devant le respect suscité par l'ampleur du sacrifice consenti et

Une section de légionnaires en reconnaissance à quelques kilomètres du camp retranché en décembre 1953.



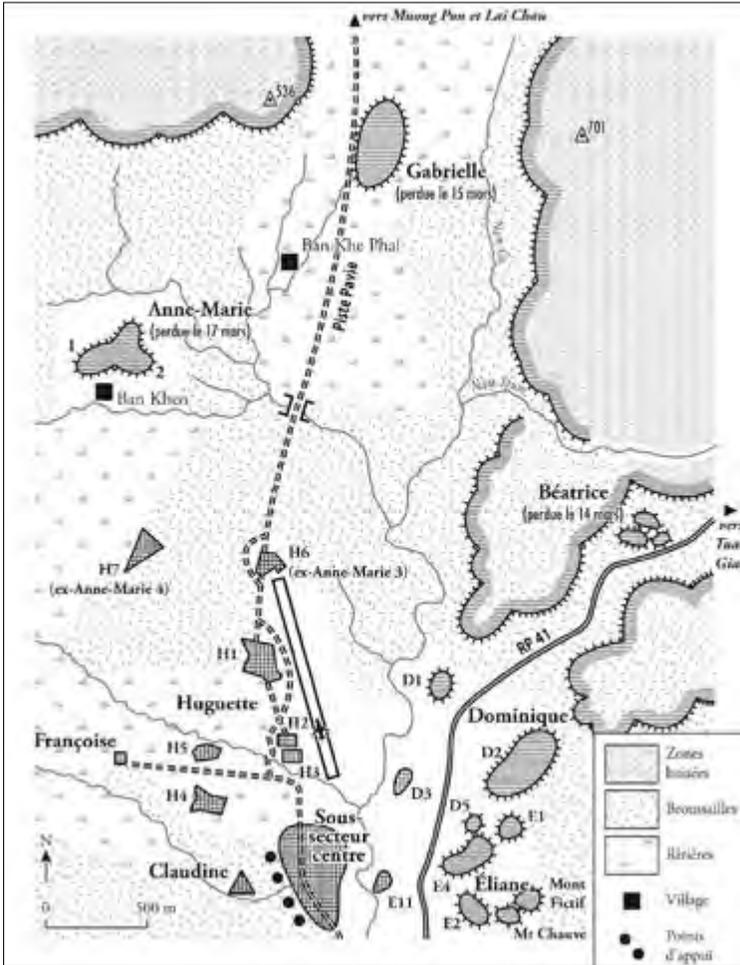
Opération Castor, 20 novembre 1953. Peu après avoir été parachuté sur Diên Biên Phu, le chef de bataillon Bigeard fait le point avec deux de ses officiers, carte d'état-major en main.

la somme d'héroïsme consommée. «*Tout est perdu fors l'honneur*» aurait pu écrire le général de Castries au soir du 7 mai 1954 en paraphrasant François I^{er} au lendemain de la funeste bataille de Pavie. C'est à ce titre que l'héroïsme déployé par les combattants de Diên Biên Phu ne fut pas vain. Comme l'a écrit le général de Biré : «*La noblesse de l'action sauva l'image réelle de notre pays...*»¹ Et sans doute cet héroïsme rédempteur figure-t-il comme l'un des traits dominants de ce terrible affrontement qui se prolongea durant 56 jours et 55 nuits faisant plus de 3 000 tués et disparus ainsi que 4 400 blessés.

Les raisons du combat et l'acceptation du sacrifice

Mais pourquoi donc mourir à Diên Biên Phu? Pourquoi tant de jeunes hommes du corps expéditionnaire, toutes races et origines confondues,

ont-ils accepté de donner leur vie dans ce coin reculé de la Haute Région tonkinoise alors même qu'à 12 000 km de là, la France se désintéressait de leur sort? En effet, on ne saurait attribuer à la terre rougeâtre des collines du Pays Thaï la valeur patrimoniale qui s'attache à la terre crayeuse des tranchées de Verdun : on ne meurt pas à Diên Biên Phu pour la «*terre charnelle*» dont nous parle Péguy! Alors sans doute y meurt-on par devoir, par fidélité à un idéal ou à une parole donnée, par fraternité avec ses camarades de combat, par défi, par fierté. Dans ce champ clos dont la superficie se réduit peu à peu sous les assauts de l'adversaire, la mort est en quelque sorte apprivoisée et le sacrifice librement accepté. Certains des combattants, les jeunes chefs en particulier, pouvaient puiser leur ardeur au combat dans la conscience qu'ils éprouaient de défendre le Viêtnam et le monde libre contre le communisme et son idéologie destructrice. En prenant ses fonctions de haut-commissaire et de commandant en chef en décembre 1950, le général de Lattre n'avait-il pas alors clairement défini l'adversaire et donné un sens à cette guerre à travers des paroles fortes : «*Notre combat est*



désintéressé; c'est la civilisation toute entière que nous défendons au Tonkin. Nous ne nous battons pas pour la domination, mais pour la libération. Jamais guerre n'aura été plus noble. Je vous apporte la guerre, mais aussi la fierté de cette guerre.» Quant au simple soldat, qu'il soit parachutiste, légionnaire ou tirailleur, qu'il soit imprégné du sens du devoir ou qu'il possédât la conscience de l'enjeu, c'est aussi, tout simplement, dans la présence et dans le regard de son chef qu'il trouve son ultime motivation. Combien de fois, à Diên Biên Phu, la mort est-elle venue couronner cette adhésion totale du soldat à celui qui détient la lourde charge de commander et de

diriger l'action sous le feu. Certes, quand le chef lui-même faiblit ou disparaît, le soldat se trouve souvent désemparé et la garnison du camp retranché a, elle aussi, connu son lot d'abandons de poste et de désertions. Mais qu'un nouveau chef apparaisse, l'élan est redonné et le combattant est de nouveau prêt à affronter la mort. Telle est aussi cette singularité de la bataille de Diên Biên Phu que d'être à même de révéler l'âme du combattant dans toute sa misère, mais aussi dans toute sa grandeur et sa générosité. Et quel plus bel exemple de générosité et de fraternité d'armes que celui donné par tous ces soldats non parachutistes qui, n'ignorant rien des risques en-



Parachutage des hommes de l'Antenne Chirurgicale Parachutiste n° 3 sur la zone des PC le 13 mars 1954.

Réunion des commandants des unités parachutistes de DBP, le 27 mars 1954, dans l'abri du lieutenant-colonel Langlais. De droite à gauche, le chef d'escadrons de Séguins-Pazzis adjoint du GAP, le lieutenant-colonel Langlais commandant le GAP, le capitaine Tourret commandant le 8^e BPC, le chef de bataillon Bigeard commandant le 6^e BPC et le capitaine Botella commandant le 5^e BPVN.



défi qu'on se lançait à soi-même.» Fallait-il que la France d'après-guerre offrit si peu de perspectives exaltantes aux plus ardents de ses fils pour conduire ceux-ci à tenter pareille aventure dans l'espoir secret d'y trouver l'occasion de se révéler à eux-mêmes!

L'intensité dramatique de la bataille

À Diên Biên Phu, la mort se pare de multiples visages dans une succession d'événements à la fois glorieux et tragiques dont l'ensemble donnera à la bataille toute son intensité dramatique. Le 13 mars à 17 h, à la manière dont les trois coups sont frappés au théâtre avant le lever de rideau, l'artillerie vietminh se déchaîne contre le centre de résistance « Béatrice ». La grande bataille débute. Avec une supériorité numérique écrasante, à près de quatre contre un, les régiments du général Giap sortent de l'abri de la jungle pour affronter les bataillons du colonel de Castries en terrain découvert. Chacun pressentait que le choc serait rude et, d'emblée, sur ces points d'appui fortifiés baptisés du nom de femmes, la mort et le sacrifice devaient acquérir une valeur de symbole. Dès le soir du 13 mars, la chute de « Béatrice », bientôt suivie de celle du centre de résistance « Gabrielle », révèle à tous la puissance destructrice d'une artillerie vietminh dont personne n'avait soupçonné qu'elle puisse être d'une telle efficacité. Trop jeunes pour avoir connu les com-

courus, ont tenu à venir partager le sort de leurs camarades et, dans les derniers jours, se sont fait larguer sur le champ de bataille! Ils ont ainsi été près de 1 800 volontaires dont 700 ont pu effectivement être parachutés sur ce qui restait du camp retranché entre le début du mois d'avril et le 4 mai. Sans entraînement préalable, ils ont effectué leur premier saut pour se jeter dans la fournaise sans espoir de retour. Comment comprendre cet acte délibéré, ce geste fou? Il faut lire ce qu'en a écrit Jean Pouget pour mesurer cette ultime dimension du sacrifice librement consenti : « À Diên Biên Phu, il n'y aura pour nous ni victoire ni défaite parce que cette bataille est devenue gratuite... Pour ceux qui restent, ceux qui demandent à venir et ceux qui viendront jusqu'au dernier jour, Diên Biên Phu est devenu un défi... Diên Biên Phu, en Indochine, c'était seulement un

bats de la Seconde Guerre mondiale, la plupart des défenseurs découvraient brutalement l'effet ravageur produit par la concentration des tirs d'armes lourdes. Dans le fracas des obus et l'écrasement des abris, la mort s'annonçait en créant la surprise et le désarroi. De plus, à l'image des tragédies grecques dans lesquelles la main d'un dieu invisible infléchit le cours des événements, un mauvais sort semblait marquer cette soirée du 13 mars : en quelques instants, alors que, sur « Béatrice », un obus frappait la salle d'opérations du 3/13^e DBLE et tuait tous ses occupants dont le commandant Pégot, un autre projectile éclatait dans l'abri du lieutenant-colonel Gaucher qui, à partir du centre de résistance principal, dirigeait le combat. À compter de cette funeste soirée, la mort deviendra le lot quotidien des défenseurs de Diên Biên Phu.

Un bel exemple de fraternité d'armes

Même si des périodes d'accalmie relative succèdent aux furieux assauts du Viêt-Minh, la mort est présente à chaque instant : elle fauche les combattants au hasard des tirs de harcèlement dont les quelques obus journaliers s'abatent indistinctement sur l'ensemble du dispositif ; elle fauche plus sournoisement lorsque le tir isolé d'un sniper vietminh atteint celui qui, durant quelques secondes, a quitté l'abri de la tranchée. À Diên Biên Phu, personne n'est épargné. Contrairement, en effet, aux multiples engagements précédents dans lesquels les unités d'infanterie étaient pratiquement les seules à subir le poids des pertes, cette bataille place chacun au premier rang de l'action. Ainsi, fantassins, cavaliers, mais aussi artilleurs, sapeurs ou transmetteurs, tous relèvent de la même communauté dans l'héroïsme et le sacrifice. Parmi les fantassins, légionnaires et parachutistes en particulier, l'hécatombe des chefs de section et des commandants de compagnie atteint des proportions dramatiques. Combien de jeunes lieutenants ont ainsi péri à l'aube de leur carrière dans l'accomplissement d'une mission qu'ils avaient conscience de devoir mener jusqu'à la dernière extrémité ? Il a souvent été dit que l'Indochine engloutissait chaque année l'effectif d'une promotion de Saint-Cyr. Ne serait-ce qu'à Diên Biên Phu, les seules promotions « Général

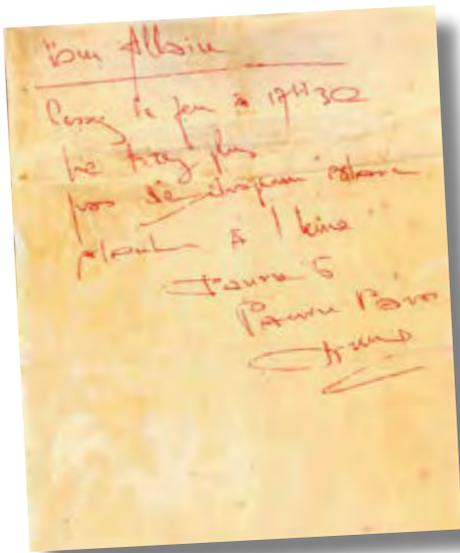


Le sous-lieutenant Allaire, qui commande la section de mortiers du 6^e BPC, rejoint le point de rassemblement avant de passer à l'action.

Frère» (1948-1950) et « Garigliano » (1949-1951), verront disparaître 26 de leurs camarades ! N'oublions pas les autres : ces cavaliers qui mettent en œuvre les dix chars « Shaffee » du 1^{er} régiment de Chasseurs et dont certains engins ont connu cinq chefs de char successifs ; ces artilleurs dont les servants sont décimés sur leurs positions de batterie et dont les équipes de pièces sont renouvelées à plusieurs reprises ; ces sapeurs qui, sous la mitraille, remettent en état la piste d'aviation ou les abris ; ces transmetteurs qui s'exposent après chaque bombardement, pour rétablir les lignes et assurer les liaisons. Et si nous évoquons ici les combattants au sol, il serait injuste de ne pas mentionner les aviateurs, équipages d'avions de transport de qui dépendaient l'approvisionnement et la survie du camp retranché ou équipages de bombardement et pilotes de chasse qui appuyaient les troupes. Rappelons que 38 avions, dont huit appareils de l'Aéronavale, ont été abattus dans le ciel de Diên Biên Phu par les canons anti-aériens fournis par la Chine et souvent servis par du personnel chinois. Rarement la mort aura réuni ainsi, sans distinction de grades et dans une telle fraternité d'armes, tant de combattants aux fonctions si diverses !

Le calvaire des blessés

Il faut enfin citer tous ces blessés qui ont rendu leur dernier souffle dans une des infirmeries ou antennes chirurgicales du camp retranché. Pour ne considérer que les deux antennes des doc-



L'ordre de reddition rédigé par Bigeard le 7 mai 1954 pour Allaire. « Cessez le feu à 17 h 30, ne tirez plus, pas de drapeau blanc. À tout à l'heure. Pauvre 6 Pauvres paras. Signé Bruno »

teurs Grauwil et Gindrey qui ont pris en charge 636 blessés au cours du mois d'avril, 201 de ceux-ci ont pu être opérés et 78 sont décédés. Tel est l'autre grand drame de Diên Biên Phu : à compter du 28 mars, l'artillerie vietminh interdit définitivement l'usage du terrain d'aviation et rend les évacuations impossibles. Ce jour-là, le dernier Dakota à s'être posé sur la piste était détruit avant d'avoir pu embarquer ses blessés et une convoyeuse de l'air, Geneviève de Galard, bloquée sur place, allait inscrire son nom dans l'histoire de Diên Biên Phu. Le 24 avril, à la suite de la contre-attaque meurtrière sur «Huguette 1», il est dénombré 1 055 blessés lourds. À ces hommes les plus gravement atteints dans leur chair, il faut évidemment ajouter tous les blessés légers qui s'entassent dans les infirmeries des bataillons. Malgré leur extrême dévouement, médecins, chirurgiens et infirmiers demeurent impuissants pour soulager toute cette détresse humaine. Ajoutons que par leur nombre, ces blessés asphyxient littéralement le camp retranché, effet évidemment recherché par l'adversaire qui interdit toute évacuation sanitaire. Mais beaucoup de ces blessés auront leur heure de gloire dans la phase ultime de la bataille alors que nul renfort ne pouvait être espéré : en effet, à l'appel de Bigeard, ce fut une foule d'écloués, traînant pansements et bandages, qui parvint à rejoindre

les emplacements de combat. Ce que fut le calvaire de tous ces blessés qui, au lendemain de la défaite, ont connu la captivité, dépasse l'entendement. Aux souffrances physiques imposées par une marche interminable vers les camps, devaient bientôt s'ajouter les blessures morales infligées par la rééducation idéologique dans ce système concentrationnaire que les communistes ont si bien su développer.

L'agonie de Diên Biên Phu

À Diên Biên Phu, le scénario macabre atteindra ses dimensions extrêmes lorsque le Viêt-Minh, resserrant son étau, lancera ses assauts contre les points d'appui assurant l'ultime protection du réduit central. Sur les «Huguette» au nord-ouest du terrain d'aviation et sur les «Éliane» à l'est du dispositif, les combats connaissent une rare intensité, certains points d'appui changeant de mains à plusieurs reprises. Chaque parcelle de sol est âprement défendue et, de même qu'à Verdun, le terrain prend cet aspect lunaire si caractéristique de la guerre de tranchées. Le sol, détrempé par les pluies et labouré par les obus, absorbe les combattants des deux camps que la terre recouvre d'un même linceul. Comme en témoigne le colonel Langlais, les combats qui se sont succédé durant 20 jours sur «Éliane 1» «ont transformé le piton en un ignoble mélange de boue et de cadavres où il ne sera plus possible de creuser un abri». À propos d'«Éliane 1», Roger Bruge décrit l'héroïsme des parachutistes «qui, en dépit des pertes, s'accrochent bec et ongles à l'étrange cimetière où l'on voit des combattants déterrer des cadavres et les rejeter sur le parapet afin de prendre leur place dans le trou où des es-saims de mouches les harcèlent».

Riche d'enseignements sur le plan tactique et stratégique, la bataille de Diên Biên Phu restera avant tout marquée du poids du sacrifice. La célébration de son soixante-dixième anniversaire est l'occasion de mettre à l'honneur les rares



combattants qui ont survécu à cette épreuve et de rendre hommage à ceux qui sont tombés. De nos jours, dans cette petite plaine du Pays Thaï, l'urbanisation et les travaux agricoles ont redonné au paysage un aspect heureusement plus paisible. Cependant, à proximité du cimetière militaire vietnamien, du musée et des monuments élevés par le gouvernement du Viêt Nam à la gloire de l'armée populaire, subsistent encore çà et là des vestiges émouvants : carcasses de chars ou de canons, restes d'abris ainsi que le pont métallique sur la rivière Nam Youn. Il aura fallu toute l'obstination d'un simple légionnaire, Rolph Rodel, pour qu'un monument soit édifié, une quarantaine d'années plus tard, à la mémoire de tous les soldats du corps expéditionnaire, européen, nord-africains, africains et vietnamiens morts sur le champ de bataille. Le pèlerin ou le simple touriste qui chemine sur les bords de la Nam Youn peut découvrir ce petit monument simple et émouvant dans son écrin de maçonnerie et de verdure. En s'inclinant, il se souviendra de tous ces morts dont les os se sont mêlés à la terre de Diên Biên Phu. Peut-être même lui reviendront en mémoire les termes de la citation décernée à la garnison du camp retranché :

La majorité des prisonniers est rendue dans un état de sous-nutrition avancé.

Carcasse du char « Conti » dans la plaine de Diên Biên Phu.

« Depuis plusieurs semaines sous le commandement du colonel de Castries, les troupes de l'Union française qui constituent la garnison de Diên Biên Phu repoussent jour et nuit les assauts acharnés d'un ennemi supérieur en nombre. Le sacrifice héroïque de ceux qui sont tombés, la ténacité farouche des combattants ajoutent une gloire nouvelle à l'honneur de nos armes. Unis dans la volonté de vaincre, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats méritent l'admiration du monde libre, la fierté et la gratitude de la France. Leur courage est un modèle à jamais exemplaire. »

**Lieutenant-colonel (er) Michel David, docteur en histoire et ancien chef du département Histoire-Géographie des Ecoles de Saint-Cyr-Coëtquidan*

Notes de fin

- 1 Plaquette éditée pour le 50° anniversaire de la bataille.
- 2 Général Y. Gras, Histoire de la guerre d'Indochine, Paris, Plon, 1979, p. 368.
- 3 J. Pouget, Nous étions à Diên Biên Phu, Paris, Presses de la Cité, 1964, p. 231. Commandant la 3° compagnie du 1er bataillon de parachutistes coloniaux, le capitaine Pouget a sauté sur Diên Biên Phu dans la nuit du 4 mai.
- 4 Cité par R. Bruge, Les hommes de Diên Biên Phu, Paris, Perrin, 1999, p. 322.

- 5 Ibid p. 376.
- 6 Ibid, p. 322.
- 7 Ibid, p. 323.

8 Décernée le 17 avril 1954 par R. Plevin, cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.